

LE FUNAMBULE

DU MÊME AUTEUR

Poésie

Pierres d'attente, poésie 1967-1981, Dumerchez, 1996

Rien n'est dit, Dumerchez, 2001

Romans et récits

Ouroboros, Fayard, 1989

Architecte des glaces, rééd. Folio, 2000

Le Nain Géant, rééd. à paraître à L'Arbre vengeur, 2011

Le Troisième Faust, rééd. Folio, 2001

La Compagnie des Indes, Stock, 1998

L'utopie du docteur Kakerlak, Fayard, 2000

L'équation de Kolmogoroff, rééd. Folio, 2005

Contes et nouvelles

Histoires à n'en plus finir, Stock, 1998

La Fenêtre aux ombres, Dumerchez, 1994

Le premier violon de Guarnerius, L'Arbre vengeur, 2004

La Nuit du sorcier, L'Arbre vengeur, 2006

Essais

À Masque découvert, regards sur l'art primitif de l'Himalaya, Stock/Aldines, 1995

Manies et Germanies, Stock, 1997

Éloge de la fiction, Fayard, 1999

Marc PETIT

LE FUNAMBULE

 Editions *Infimes*

ISBN : 978-2-9536717-3-5

© Editions Infimes, 2011

Tous droits réservés

LE FUNAMBULE

À mes débuts, le fil était éclairé de bout en bout, d'une plateforme à l'autre, tout le temps que durait ma prestation. Maintenant, il reste dans l'ombre. Plus un instant, la lumière des projecteurs ne me quitte. Des pieds à la tête, elle me baigne, m'inonde, diffusée avec assez de précision pour que ne débordant pas des contours, elle me fasse paraître moi-même tout entier phosphorescent. Au commencement, les deux terribles yeux louches posés en permanence sur moi m'aveuglaient. Peut-être voulait-on, en éclairant le fil, me rassurer ou même m'éviter de tomber, bien que cette éventualité ne semble pas préoccuper la direction : au Mondial Circus, les artistes travaillent sans filet. Toujours est-il qu'à force de m'exercer, en marchant, à regarder fixement droit devant moi, sans jamais me laisser distraire ni par les lazzis ni par les bravos, je parvins assez vite à ne plus voir les projecteurs braqués sur moi comme l'œil de la conscience sur Caïn. Néro, l'éclai-

ragiste, avait repéré mon manège ; sans m'en avertir, il décida un soir de couper la lumière d'un des deux projecteurs latéraux qui permettaient d'illuminer le fil. Je ne m'en aperçus même pas, car, habitué à maintenir mon regard à une certaine hauteur, les yeux fixés sur la ligne d'horizon imaginaire séparant – ou reliant – les deux parties de la tente, le cylindre terrestre et le cône qui figure le ciel, je ne pouvais évidemment avoir la moindre idée ni de l'aspect du fil, ni de la position de mes pieds. Heureuse ignorance, la première ficelle, si j'ose dire, de notre métier, que le débutant doit apprendre à son corps défendant : ne jamais se considérer soi-même. Qui s'observe, tombe. Le deuxième principe est qu'il ne faut jamais se retourner, quand bien même on entendrait dans son dos rugir un lion ou quelqu'un crier au feu. En quoi une telle annonce pourrait-elle modifier votre conduite, sachant qu'il n'y a pas pour vous d'autre moyen de vous en sortir que d'aller de l'avant et que votre vitesse de déplacement est limitée pour d'évidentes raisons techniques ? D'ailleurs, le fil étant désormais invisible, c'est comme si, pour l'artiste, rien ne restait déjà du parcours qu'il vient d'accomplir. Que

dis-je ? L'idée d'un parcours n'est elle-même qu'une conjecture, une sorte de filet de secours pour l'esprit. La vérité est que le funambule est seul, seul au milieu de la nuit, avançant dans le vide l'un après l'autre ses pieds qui s'étonnent de sentir le contact du fil ; comme si le fil lui-même n'existait pas, tendu entre les deux plateformes, mais uniquement à l'intérieur de cet empan né du mouvement, peut-être seulement de l'illusion d'une jambe qui bouge et croit avancer... Soutien précaire, que l'irréalité de la scène ne rend pas plus rassurant. Ne peut-on pas tomber en rêve ? Pourquoi tant de gens meurent-ils dans leur lit, pendant leur sommeil ?

Je vois que j'ai oublié de parler d'un détail essentiel, du plus nécessaire des accessoires : la perche. Elle accompagne le funambule comme la plume, l'écrivain. Ou la balance, indispensable au pharmacien qui dose ses poisons. Un centigramme de plus à gauche ou à droite et l'équilibre est rompu, pensez-vous. Comme s'il y avait un équilibre ! En réalité, le fléau n'est jamais horizontal, il ne cesse d'osciller. À chaque pas, le funambule tombe d'un côté, puis de l'autre, chaque chute contrariant la précédente pour retarder

la catastrophe. Le plus étrange est qu'en nous déportant ainsi, alternativement, vers l'un et l'autre gouffre, nous progressons, un peu comme le font sur la glace les patineurs. Malheur à qui, frappé soudain d'immobilité au milieu de la danse, connaîtrait plus longtemps qu'il ne lui est permis — l'espace d'un instant — ce fameux équilibre ! Presque aussitôt, il s'abîmerait dans le vide comme un chien de plomb. Mais nous, les artistes, savons ce que danser veut dire : jongler avec la mort.

Quant aux spectateurs... au début, leur présence m'importait, maintenant beaucoup moins. Les projecteurs fixés sur moi, mes yeux ne voient rien du monde, ni par conséquent du public. Peut-être n'y a-t-il plus personne sur les gradins ; au bout d'un certain temps, les spectateurs auront quitté la salle, rien de nouveau ni d'assez intéressant à leur gré ne s'étant produit, et surtout pas l'accident redouté et désiré. Continuerai-je si j'étais sûr que nul ne me voit ? Allez savoir. Mais quelle importance pour l'homme perché, qui n'a d'autre choix que de poursuivre son chemin ou de se jeter dans le vide ?

— Votre prestation est de qualité, mais un peu... morne, déclara un jour le directeur. Le

plat est bon, mais insuffisamment relevé. J'ai une idée, faites-moi confiance !

C'est ainsi que je rencontrai Ida, là-haut, sur mon fil : chevelure brune, maillot pailleté, corps de sirène – une sirène avec des jambes gantées de soie dont l'incessant mouvement donnait l'illusion d'un battement de queue de poisson. Quelle beauté sous les projecteurs qui transformaient toute sa personne en feu de Bengale ! J'en fus saisi dès le moment où je l'aperçus, debout sur l'étroite plateforme qui me faisait face, légèrement au-dessus du niveau de mes yeux ; on aurait dit une plongeuse au bord du tremplin, prête à sauter dans les flots.

L'exercice prévu consistait à nous rapprocher l'un de l'autre jusqu'à ce que nous ne fussions plus séparés que d'un demi-pas. Nous devions alors, le torse penché au-dessus de nos perches comme si ç'avait été la rampe d'un balcon, incliner doucement nos têtes l'une vers l'autre jusqu'à ce que nos lèvres pussent se toucher, l'espace d'un instant. « Pas plus d'une seconde ! avait prévenu M. Trombenik, notre directeur. La police veille. La commission de censure des spectacles a ordonné de couper toutes les scènes de baiser

excédant cette durée. Passe encore pour un film où l'on ne tranche que de la pellicule. Mais la corde ! Imaginez un peu le tableau ! Le baiser de la mort ! »

Je me rappelle la première fois où je sentis mes lèvres effleurer celles de la sublime créature, désormais ma partenaire. Elles avaient un goût de fruit, ou un parfum de fleur, un peu des deux, à mi-chemin de l'abricot et du nectar de primevère. À l'instant fatidique, un tonnerre d'applaudissements s'éleva des gradins. Il y avait du monde ce jour-là, à n'en pas douter, une foule, le cirque devait être plein à craquer, à moins peut-être que le bruit des bravos ne parvint à mes oreilles amplifié par l'émotion. Néro, M. Trombenik, la troupe des Zakouski, Guildenkrantz et Rosenstern, les frères siamois virtuoses du bâton et des assiettes chinoises, tous, jusqu'à l'éléphant Barrymore et aux otaries, firent chorus pour célébrer à grand bruit notre triomphe. Mais je n'avais d'yeux que pour Ida, et l'instant d'éternité que j'avais connu en posant mes lèvres sur les siennes occupait à lui seul toute ma pensée. Déjà, pourtant, il me fallait la quitter, m'éloigner d'elle et regagner à reculons la plateforme d'où je m'étais élancé à

sa rencontre – nouvel exploit, encore plus périlleux que le précédent, mais accueilli par le profane avec la plus grande indifférence. Un geste de la main scella notre séparation, comme ces mouchoirs que l'on agitait autrefois sur le quai, au moment du départ des trains.

Dès lors, jour après jour, je vécus dans l'attente de cette unique, de cette fabuleuse seconde de bonheur qu'Ida m'accordait sur le fil de rasoir de l'instant, entre deux abîmes. Comment un danseur de corde aurait-il pu sérieusement songer à *tomber amoureux* sans risquer de perdre l'équilibre ? Je n'osais, par superstition, m'avouer à moi-même la vraie nature du sentiment que j'éprouvais pour ma partenaire. Au reste, dépasser le stade du simple baiser n'était pas envisageable, tant que nous nous tenions debout sur le fil, les mains accrochées à la perche et bien incapables de nous livrer ne fût-ce qu'à la plus chaste démonstration de tendresse, en dehors de celle que M. Trombenik avait ordonnée. Pareille transgression, pour ne rien dire d'autres gestes vilipendés par la censure, n'avait de place que dans l'espace du rêve où tout est permis. Plus d'une fois, je fus tenté de lâcher

ma perche et d'enlacer Ida. Désir fatal ! Peut-être aurais-je cédé à la tentation, au risque d'y laisser la vie, si ce geste de folie n'avait pas dû précipiter Ida dans le même abîme. Mais quoi, n'étais-je pas plus heureux de connaître, chaque jour que Dieu faisait, un bref mais ô combien lumineux éclair d'éternité, plutôt que les six minutes de bonheur ordinaire auxquels se seraient résumés tous ces instants, s'ils avaient pu s'additionner ?

Évidemment, je ne passais pas toute ma vie sur le fil, même si le meilleur de mon temps s'écoulait là-haut, entre les exercices de routine, mes courtes prestations et les longues attentes sur la plateforme. Un funambule, comme tout être humain, doit s'alimenter, assurer les soins quotidiens du corps, dormir dans un lit. J'accomplissais toutes ces tâches sans y penser, comme un somnambule. La terre ferme me paraissait plus nébuleuse que la voie lactée, le plancher des vaches plus irréel et plus ténu que mon fil, et la nuit bien longue.

Là-bas, je retrouvai Ida et appris à la connaître. Sur terre, elle m'apparut très différente de celle que j'admirais : assez vulgaire,

la poitrine exagérément provocante, elle ressemblait à une fille des rues plus qu'à une artiste, ne fût-elle qu'une athlète de cirque et non la sirène qui qui là-haut, brillant de tous les feux dans son justaucorps nacré, ravissait les spectateurs. Elle n'était plus si jeune et ne cherchait nullement à cacher son âge, laissant les fines ridules sur son front, au coin de sa bouche et de ses beaux yeux légèrement cernés plaider pour elle, témoins de la vaillance qu'elle avait su montrer dans les combats de la vie.

Absurdement, je la laissai un soir s'épancher. Dans la pénombre de la caravane, à la lumière d'une lanterne sourde, elle me conta les épisodes de son existence : la plaine hongroise, les roulottes, les pierres reçues des villageois, les regards des hommes et leurs manières de brutes, les humiliations sans nombre. Que lui répondre ? Je n'ai gardé de mon enfance, de ma famille, aucun souvenir ; il aurait fallu mentir et ce soir-là, je ne m'en sentais pas le courage, tant j'étais las. Mais je lisais une telle demande dans ses yeux, que je ne sus quoi lui offrir sinon le réconfort de mes bras. C'est ainsi que nous devînmes amants. Étreinte brève, amère, pleine de haine conte-